

JANE AUSTEN

PERSUASION

Jane Austen
Persuasion

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24174324

Persuasion:

ISBN <http://www.gutenberg.org/ebooks/36777>

Содержание

CHAPITRE PREMIER	4
CHAPITRE II	12
CHAPITRE III	18
CHAPITRE IV	26
CHAPITRE V	31
CHAPITRE VI	41
CHAPITRE VII	51
Конец ознакомительного фрагмента.	53

Persuasion

CHAPITRE PREMIER

Sir Walter Elliot, de Kellynch-Hall, dans le comté de Somerset, n'avait jamais touché un livre pour son propre amusement, si ce n'est le livre héraldique.

Là il trouvait de l'occupation dans les heures de désœuvrement, et de la consolation dans les heures de chagrin. Devant ces vieux parchemins, il éprouvait un sentiment de respect et d'admiration. Là, toutes les sensations désagréables provenant des affaires domestiques se changeaient en pitié et en mépris. Quand il feuilletait les innombrables titres créés dans le siècle dernier, si chaque feuille lui était indifférente, une seule avait constamment pour lui le même intérêt, c'était la page où le volume favori s'ouvrait toujours:

Famille Elliot, de Kellynch-Hall:

Walter Elliot, né le 1^{er} mars 1760; épousa, le 15 juillet 1784,

Élisabeth, fille de Jacques Stevenson, esquire de South-Park, comté de Gloucester, laquelle mourut en 1800. Il en eut:

Élisabeth, née le 1^{er} juin 1785,

Anna, née le 9 août 1787,
Un fils mort-né le 5 novembre 1789,
et Marie, née le 20 novembre 1791.

Tel était le paragraphe sorti des mains de l'imprimeur; mais Sir Walter y avait ajouté pour sa propre instruction, et pour celle de sa famille, à la suite de la date de naissance de Marie:

«Mariée le 16 décembre 1810 à Charles Musgrove,
esquire d'Uppercross, comté de Somerset.»

Puis venait l'histoire de l'ancienne et respectable famille: le premier de ses membres s'établissant dans Cheshire, exerçant la fonction de haut shérif; représentant un bourg dans trois parlements successifs, et créé baronnet dans la première année du règne de Charles II. Le livre mentionnait aussi les femmes; le tout formant deux pages in-folio, accompagné des armoiries et terminé par l'indication suivante: «Résidence principale: Kellynch-Hall, comté de Somerset.»

Puis, de la main de Sir Walter:

«Héritier présomptif: William Walter Elliot, esquire,
arrière-petit-fils du second Sir Walter.»

La vanité était le commencement et la fin du caractère de Sir Elliot: vanité personnelle, et vanité de rang.

Il avait été remarquablement beau dans sa jeunesse, et à cinquante-quatre ans, étant très bien conservé, il avait plus de prétentions à la beauté que bien des femmes, et il était plus satisfait de sa place dans la société que le valet d'un lord de

fraîche date. A ses yeux, la beauté n'était inférieure qu'à la noblesse, et le *Sir Walter Elliot*, qui réunissait tous ces dons, était l'objet constant de son propre respect et de sa vénération.

Il dut à sa belle figure et à sa noblesse d'épouser une femme très supérieure à lui. Lady Elliot avait été une excellente femme, sensée et aimable, dont le jugement et la raison ne la trompèrent jamais, si ce n'est en s'éprenant de Sir Walter.

Elle supporta, cacha ou déguisa ses défauts, et pendant dix-sept ans le fit respecter. Elle ne fut pas très heureuse, mais ses devoirs, ses amis, ses enfants l'attachèrent assez à la vie, pour qu'elle la quittât avec regret.

Trois filles, dont les aînées avaient, l'une seize ans, l'autre quatorze, furent un terrible héritage et une lourde charge pour un père faible et vain. Mais elle avait une amie, femme sensée et respectable, qui s'était décidée, par attachement pour elle, à habiter tout près, au village de Kellynch. Lady Elliot se reposa sur elle pour maintenir les bons principes qu'elle avait tâché de donner à ses filles.

Cette amie n'épousa pas Sir Walter, quoique leur connaissance eût pu le faire supposer.

Treize années s'étaient écoulées depuis la mort de lady Elliot, et ils restaient proches voisins et amis intimes, mais rien de plus.

Il n'est pas étonnant que lady Russel n'eût pas songé à un second mariage; car elle possédait une belle fortune, était d'un âge mûr, et d'un caractère sérieux, mais le célibat de Sir Walter s'explique moins facilement.

La vérité est qu'il avait essuyé plusieurs refus à des demandes en mariage très déraisonnables. Dès lors, il se posa comme un bon père qui se dévoue pour ses filles. En réalité, pour l'aînée seule, il était disposé à faire quelque chose, mais à condition de ne pas se gêner. Élisabeth, à seize ans, avait succédé à tous les droits et à la considération de sa mère.

Elle était fort belle et ressemblait à son père, sur qui elle avait une grande influence; aussi avaient-ils toujours été d'accord. Les deux autres filles de Sir Walter étaient, à son avis, d'une valeur inférieure.

Marie avait acquis une légère importance en devenant Mme Musgrove; mais Anna, avec une distinction d'esprit et une douceur de caractère que toute personne intelligente savait apprécier, n'était rien pour son père, ni pour sa sœur.

On ne faisait aucun cas de ce qu'elle disait, et elle devait toujours s'effacer; enfin elle n'était qu'Anna.

Lady Russel aimait ses sœurs, mais dans Anna seulement elle voyait revivre son amie.

Quelques années auparavant, Anna était une très jolie fille, mais sa fraîcheur disparut vite, et son père, qui ne l'admirait guère quand elle était dans tout son éclat, car ses traits délicats et ses doux yeux bruns étaient trop différents des siens, ne trouvait plus rien en elle qui pût exciter son estime, maintenant qu'elle était fanée et amincie.

Il n'avait jamais espéré voir le nom d'Anna sur une autre page de son livre favori. Toute alliance égale reposait sur Élisabeth,

car Marie, entrée dans une notable et riche famille de province, lui avait fait plus d'honneur qu'elle n'en avait reçu. Un jour ou l'autre, Élisabeth se marierait selon son rang.

Il arrive parfois qu'une femme est plus belle à vingt-neuf ans que dix ans plus tôt. Quand elle n'a eu ni chagrins, ni maladies, c'est souvent une époque de la vie où la beauté n'a rien perdu de ses charmes.

Chez Élisabeth, il en était ainsi: c'était toujours la belle miss Elliot, et Sir Elliot était à moitié excusable d'oublier l'âge de sa fille, et de se croire lui-même aussi jeune qu'autrefois au milieu des ruines qui l'entouraient. Il voyait avec chagrin Anna se faner, Marie grossir, ses voisins vieillir et les rides se creuser rapidement autour des yeux de lady Russel.

Élisabeth n'était pas aussi satisfaite que son père. Depuis treize ans, elle était maîtresse de Kellynch-Hall, présidant et dirigeant avec une assurance et une décision qui ne la rajeunissaient pas.

Pendant treize ans, elle avait fait les honneurs du logis, établissant les lois domestiques, assise dans le landau à la place d'honneur, et ayant le pas immédiatement après lady Russel dans tous les salons et à tous les dîners. Treize hivers l'avaient vue ouvrir chaque bal de cérémonie donné dans le voisinage, et les fleurs de treize printemps avaient fleuri depuis qu'elle allait, avec son père, jouir des plaisirs de Londres pendant quelques semaines. Elle se rappelait tout cela, et la conscience de ses vingt-neuf ans lui donnait des appréhensions et quelques regrets. Elle se savait aussi belle que jamais, mais elle sentait s'approcher les

années dangereuses, et aurait voulu être demandée par quelque baronnet avant la fin de l'année. Elle aurait pu alors feuilleter le livre par excellence avec autant de joie qu'autrefois; mais voir toujours la date de sa naissance, et pas d'autre mariage que celui de sa jeune sœur, lui rendait le livre odieux; et plus d'une fois, le voyant ouvert, elle le repoussa en détournant les yeux.

D'ailleurs elle avait eu une déception que ce livre lui rappelait toujours. L'héritier présomptif, ce même William Walter Elliot dont les droits avaient été si généreusement reconnus par son père, avait refusé sa main. Quand elle était toute petite fille, et qu'elle espérait n'avoir point de frère, elle avait songé déjà à épouser William, et c'était aussi l'intention de son père. Après la mort de sa femme, Sir Walter rechercha la connaissance d'Elliot. Ses ouvertures ne furent pas reçues avec empressement, mais il persévéra, mettant tout sur le compte de la timidité du jeune homme. Dans un de leurs voyages à Londres, Élisabeth était alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur, William ne put refuser une invitation.

C'était alors un jeune étudiant en droit, Élisabeth le trouva extrêmement agréable et se confirma dans ses projets. Il fut invité à Kellynch. On en parla et on l'attendit jusqu'au bout de l'année, mais il ne vint pas. Le printemps suivant, on le revit à Londres. Les mêmes avances lui furent faites, mais en vain. Enfin on apprit qu'il était marié.

Au lieu de chercher fortune dans la voie tracée à l'héritier de Sir Walter, il avait acheté l'indépendance en épousant une femme

riche, de naissance inférieure.

Sir Walter fut irrité; il aurait voulu être consulté, comme chef de famille, surtout après avoir fait si publiquement des avances au jeune homme; car on les avait vus ensemble au Tattersall et à la Chambre des Communes. Il exprima son mécontentement.

Mais M. Elliot n'y fit guère attention, et même n'essaya point de s'excuser; il se montra aussi peu désireux d'être compté dans la famille que Sir Walter l'en jugeait indigne, et toute relation cessa.

Élisabeth se rappelait cette histoire avec colère; elle avait aimé l'homme pour lui-même et plus encore parce qu'il était l'héritier de Sir Walter; avec lui seul, son orgueil voyait un mariage convenable, elle le reconnaissait pour son égal. Cependant il s'était si mal conduit, qu'il méritait d'être oublié. On aurait pu lui pardonner son mariage, car on ne lui supposait pas d'enfants, mais il avait parlé légèrement et même avec mépris de la famille Elliot et des honneurs qui devaient être les siens. On ne pouvait lui pardonner cela. Telles étaient les pensées d'Élisabeth; telles étaient les préoccupations et les agitations destinées à varier la monotonie de sa vie élégante, oisive et somptueuse, et à remplir les vides qu'aucune habitude utile au dehors, aucuns talents à l'intérieur ne venaient occuper.

Mais bientôt d'autres préoccupations s'ajoutèrent à celles-là: son père avait des embarras d'argent. Elle savait qu'il était venu habiter la baronnie pour payer ses lourdes dettes, et pour mettre fin aux insinuations désagréables de son homme d'affaires, M. Shepherd. Le domaine de Kellynch était bon, mais insuffisant

pour la représentation que Sir Walter jugeait nécessaire. Tant qu'avait vécu lady Elliot, l'ordre, la modération et l'économie avaient contenu les dépenses dans les limites des revenus; mais cet équilibre avait disparu avec elle: les dettes augmentaient; elles étaient connues, et il devenait impossible de les cacher entièrement à Élisabeth. L'hiver dernier, Sir Walter avait proposé déjà quelques diminutions dans les dépenses, et, pour rendre justice à Élisabeth, elle avait indiqué deux réformes: supprimer quelques charités inutiles, et ne point renouveler l'ameublement du salon. Elle eut aussi l'heureuse idée de ne plus donner d'étrennes à Anna. Mais ces mesures étaient insuffisantes; Sir Walter fut obligé de le confesser, et Élisabeth ne trouva pas d'autre remède plus efficace. Comme lui, elle se trouvait malheureuse et maltraitée par le sort.

Sir Walter ne pouvait disposer que d'une petite partie de son domaine, et encore était-elle hypothéquée. Jamais il n'aurait voulu vendre, se déshonorer à ce point. Le domaine de Kellynch devait être transmis intact à ses héritiers.

Les deux amis intimes, M. Shepherd et lady Russel, furent appelés à donner un conseil; ils devaient trouver quelque expédient pour réduire les dépenses sans faire souffrir Sir Walter et sa fille dans leur orgueil ou dans leurs fantaisies.

CHAPITRE II

M. Shepherd était un homme habile et prudent. Quelle que fût son opinion sur Sir Walter, il voulait laisser à un autre que lui le rôle désagréable; il s'excusa, se permettant toutefois de recommander une déférence absolue pour l'excellent jugement de lady Russel.

Celle-ci prit le sujet en grande considération et y apporta un zèle inquiet. C'était plutôt une femme de bon sens que d'imagination. La difficulté à résoudre était grande: lady Russel avait une stricte intégrité et un délicat sentiment d'honneur; mais elle souhaitait de ménager les sentiments de Sir Walter et le rang de la famille. C'était une personne bonne, bienveillante, charitable et capable d'une solide amitié; très correcte dans sa conduite, stricte dans ses idées de décorum, et un modèle de savoir-vivre.

Son esprit était très pratique et cultivé; mais elle donnait au rang et à la noblesse une valeur exagérée, qui la rendait aveugle aux défauts des possesseurs de ces biens.

Veuve d'un simple chevalier, elle estimait très haut un baronnet, et Sir Walter avait droit à sa compassion et à ses attentions, non seulement comme un vieil ami, un voisin attentif, un seigneur obligeant, mari de son amie, père d'Anna et de ses sœurs, mais parce qu'il était Sir Walter.

Il fallait faire des réformes sans aucun doute, mais elle se

tourmentait pour donner à ses amis le moins d'ennuis possible. Elle traça des plans d'économie, fit d'exacts calculs, et enfin prit l'avis d'Anna, qu'on n'avait pas jugé à propos de consulter, et elle subit son influence. Les réformes d'Anna portèrent sur l'honorabilité aux dépens de l'ostentation. Elle voulait des mesures plus énergiques, un plus prompt acquittement des dettes, une plus grande indifférence pour tout ce qui n'était pas justice et équité.

«Si nous pouvons persuader tout cela à votre père, dit lady Russel en relisant ses notes, ce sera beaucoup. S'il adopte ces réformes, dans sept ans il sera libéré, et j'espère le convaincre que sa considération n'en sera pas ébranlée, et que sa vraie dignité sera loin d'en être amoindrie aux yeux des gens raisonnables.

«En réalité, que fera-t-il, si ce n'est ce que beaucoup de nos premières familles ont fait, ou devraient faire? Il n'y aura rien là de singulier, et c'est de la singularité que nous souffrons le plus. Après tout, celui qui a fait des dettes doit les payer; et tout en faisant la part des idées d'un gentilhomme, le caractère d'honnête homme passe avant tout.»

C'était d'après ce principe qu'Anna voulait voir son père agir. Elle considérait comme un devoir indispensable de satisfaire les créanciers en faisant rapidement toutes les réformes possibles, et ne voyait aucune dignité en dehors de cela.

Elle comptait sur l'influence de lady Russel pour persuader une réforme complète; elle savait que le sacrifice de deux chevaux ne serait guère moins pénible que celui de quatre,

ainsi que toutes les légères réductions proposées par son amie. Comment les sévères réformes d'Anna auraient-elles été acceptées, puisque celles de lady Russel n'eurent aucun succès?

Quoi! supprimer tout confortable! Les voyages, Londres, les domestiques et les chevaux, la table; retranchements de tous côtés! Ne pas vivre décemment comme un simple gentilhomme! Non!

On aimait mieux quitter Kellynch que de rester dans des conditions si déshonorantes!

Quitter Kellynch! L'idée fut aussitôt saisie par Shepherd, qui avait un intérêt aux réformes de Sir Walter, et qui était persuadé qu'on ne pouvait rien faire sans un changement de résidence. Puisque l'idée en était venue, il n'eut aucun scrupule à confesser qu'il était du même avis. Il ne croyait pas que Sir Walter pût réellement changer sa manière de vivre dans une maison qui avait à soutenir un tel caractère d'honorabilité et de représentation. Partout ailleurs il pourrait faire ce qu'il voudrait, et sa maison serait toujours prise pour modèle. Après quelques jours de doute et d'indécision, la grande question du changement de résidence fut décidée.

On pouvait choisir Londres, Bath, ou une autre habitation aux environs de Kellynch. L'objet de l'ambition d'Anna eût été de posséder une petite maison dans le voisinage de lady Russel, près de Marie, et de voir parfois les ombrages et les prairies de Kellynch. Mais sa destinée était d'avoir toujours l'inverse de ce qu'elle désirait. Elle n'aimait pas Bath, mais Bath devait être sa

résidence.

Sir Walter penchait pour Londres, mais M. Shepherd n'en voulait pas pour lui, et il fut assez habile pour le dissuader et lui faire préférer Bath: là il pourrait comparativement faire figure à peu de frais.

Les deux avantages de Bath avaient été pris en grande considération: sa distance de Kellynch, seulement cinquante milles, et le séjour qu'y faisait lady Russel pendant une partie de l'hiver. A la grande satisfaction de cette dernière, Sir Walter et Élisabeth en arrivèrent à croire qu'ils ne perdraient rien à Bath en considération et en plaisirs. Lady Russel fut obligée d'aller contre les désirs de sa chère Anna. C'était en demander trop à Sir Walter que de s'établir dans une petite maison du voisinage. Anna, elle-même, y aurait trouvé des mortifications plus grandes qu'elle ne le prévoyait, et pour Sir Walter, elles eussent été terribles. Lady Russel considérait l'antipathie d'Anna pour Bath comme une prévention erronée provenant de trois années de pension passées là après la mort de sa mère, et en second lieu de ce qu'elle n'était pas en bonne disposition d'esprit pendant le seul hiver qu'elle y eût passé avec elle.

Lady Russel adorait Bath et s'imaginait que tout le monde devait penser comme elle. Sa jeune amie pourrait passer les mois les plus chauds avec elle à Kellynch-Lodge. Ce changement serait bon pour sa santé et pour son esprit. Anna avait trop peu vu le monde; elle n'était pas gaie: plus de société lui ferait du bien.

Puis, Sir Walter, habitant dans le voisinage de Kellynch, aurait

souffert de voir sa maison aux mains d'un autre; c'eût été une trop rude épreuve. Il fallait louer Kellynch-Hall. Mais ce fut un profond secret, renfermé dans leur petit cercle.

Sir Walter eût été trop humilié qu'on l'apprît. M. Shepherd avait prononcé une fois le mot «avertissement», mais n'avait pas osé le redire.

Sir Walter en méprisait la seule idée et défendait qu'on y fît la moindre allusion. Il ne consentirait à louer que comme sollicité à l'imprévu, par un locataire exceptionnel, acceptant toutes ses conditions comme une grande faveur.

Nous approuvons bien vite ce que nous aimons. Lady Russel avait encore une autre raison d'être contente du départ projeté de Sir Walter. Élisabeth avait formé une intimité qu'il était désirable de rompre.

La fille de M. Shepherd, mal mariée, était revenue chez son père, avec deux enfants. C'était une femme habile qui connaissait l'art de plaire, au moins à Kellynch-Hall. Elle avait si bien su se faire accepter de miss Elliot, qu'elle y avait fait plusieurs séjours, malgré les prudentes insinuations de lady Russel, qui trouvait cette amitié déplacée.

Lady Russel avait peu d'influence sur Élisabeth et semblait l'aimer plutôt par devoir que par inclination. Celle-ci n'avait pour elle que des égards et de la politesse, mais jamais lady Russel n'avait réussi à faire prévaloir ses avis; elle était très peinée de voir Anna exclue si injustement des voyages à Londres et avait insisté fortement à plusieurs reprises pour qu'elle en fût partie.

Elle s'était efforcée souvent de faire profiter Élisabeth de son jugement et de son expérience, mais toujours en vain. Miss Elliot avait sa volonté, et jamais elle n'avait fait une opposition plus décidée à lady Russel, qu'en choisissant Mme Clay et en délaissant une sœur si distinguée, pour donner son affection et sa confiance là où il ne devait y avoir que de simples relations de politesse.

Lady Russel considérait Mme Clay comme une amie dangereuse, et d'une position inférieure; et son changement de résidence, qui la laisserait de côté et permettrait à miss Elliot de choisir une intimité plus convenable, lui semblait une chose de première importance.

CHAPITRE III

«Permettez-moi de vous faire observer, Sir Walter,» dit M. Shepherd un matin à Kellynch-Hall, en dépliant le journal, «que la situation actuelle nous est très favorable. Cette paix ramènera à terre tous les riches officiers de la marine. Ils auront besoin de maisons. Est-il un meilleur moment pour choisir de bons locataires? Si un riche amiral se présentait, Sir Walter?»

– Ce serait un heureux mortel, Shepherd,» répondit Sir Walter. «C'est tout ce que j'ai à remarquer. En vérité, Kellynch-Hall serait pour lui la plus belle de toutes les prises, n'est-ce pas, Shepherd?»

M. Shepherd sourit, comme c'était son devoir, à ce jeu de mots, et ajouta:

«J'ose affirmer, Sir Walter, qu'en fait d'affaires les officiers de marine sont très accommodants. J'en sais quelque chose. Ils ont des idées libérales, et ce sont les meilleurs locataires qu'on puisse voir. Permettez-moi donc de suggérer que si votre intention venait à être connue, ce qui est très possible (car il est très difficile à Sir Walter de celer à la curiosité publique ses actions et ses desseins; tandis que moi, John Shepherd, je puis cacher mes affaires, car personne ne perd son temps à m'observer); je dis donc que je ne serais pas surpris, malgré notre prudence, si quelque rumeur de la vérité transpirait au dehors; dans ce cas, des offres seront faites, et je pense que quelque riche commandant

de la marine sera digne de notre attention, et permettez-moi d'ajouter que deux heures me suffisent pour accourir ici, et vous épargner la peine de répondre.»

Sir Walter ne répondit que par un signe de tête; mais bientôt, se levant et arpentant la chambre, il dit ironiquement:

«Il y a peu d'officiers de marine qui ne soient surpris, j'imagine, d'habiter un tel domaine.

– Ils béniront leur bonne fortune,» dit Mme Clay (son père l'avait amenée, rien n'étant si bon pour sa santé qu'une promenade à Kellynch). «Mais je pense, comme mon père, qu'un marin serait un très désirable locataire. J'en ai connu beaucoup. Ils sont si scrupuleux, et si larges en affaires! Si vous leur laissez vos beaux tableaux, Sir Walter, ils seront en sûreté: tout sera parfaitement soigné. Les jardins et les massifs seront presque aussi bien entretenus qu'actuellement. Ne craignez pas, miss Elliot, que vos jolies fleurs soient négligées.

– Quant à cela, répondit froidement Sir Walter, si je me décidais à louer, j'hésiterais à accorder certains privilèges; je ne suis pas disposé à faire des faveurs à un locataire. Sans doute le parc lui sera ouvert, et il n'en trouverait pas beaucoup d'aussi vastes.

»Quant aux restrictions que je puis imposer sur la jouissance des réserves de chasse, c'est autre chose. L'idée d'en donner l'entrée ne me sourit guère, et je recommanderais volontiers à miss Elliot de se tenir en garde pour ses parterres.»

Après un court silence, M. Shepherd hasarda: «Dans ce cas, il

ya des usages établis, qui rendent chaque chose simple et facile entre propriétaire et locataire. Vos intérêts, Sir Walter, sont en mains sûres: comptez sur moi pour qu'on n'empiète pas sur vos droits. Qu'on me permette de le dire: je suis plus jaloux des droits de Sir Walter, qu'il ne l'est lui-même.»

Ici, Anna prit la parole.

«Il me semble que l'armée navale, qui a tant fait pour nous, a autant de droits que toute autre classe à une maison confortable. La vie des marins est assez rude pour cela, il faut le reconnaître.

– Ce que dit miss Anna est très vrai, répondit M. Shepherd.

– Certainement,» ajouta sa fille.

Mais bientôt après, Sir Walter fit cette remarque: «La profession a son utilité, mais je serais très fâché qu'un de mes amis lui appartînt.

– Vraiment? répondit-on avec un regard de surprise.

– Oui; sous deux rapports elle me déplait. D'abord c'est un moyen pour un homme de naissance obscure d'obtenir une distinction qui ne lui est pas due, d'arriver à des honneurs que ses ancêtres n'ont jamais rêvés; puis elle détruit totalement la beauté et la jeunesse. Un marin vieillit plus vite qu'un autre. J'ai toujours remarqué cela. Il risque par sa laideur de devenir un objet d'horreur pour lui-même, et il court la chance de voir le fils d'un domestique de son père arriver à un grade au-dessus du sien.

«Voici un exemple à l'appui de ce que je dis. Au printemps dernier, j'étais en compagnie de deux hommes:

«Lord Saint-Yves, dont le père a été ministre de campagne,

presque sans pain. Je dus céder le pas à Lord Saint-Yves, et à un certain amiral Baldwin, le plus laid personnage qu'on puisse imaginer. Une figure martelée couleur d'acajou; tout était lignes et rides: trois cheveux gris d'un côté, et rien qu'un soupçon de poudre. «Au nom du ciel! quel est ce vieux garçon? dis-je à un ami qui se trouvait là. – Mon cher, c'est l'amiral Baldwin. Quel âge lui donnez-vous? – Soixante ans, dis-je. – Quarante, répondit-il. Pas davantage.»

»Figurez-vous mon étonnement. Je n'oublierai pas facilement l'amiral Baldwin. Je n'ai jamais vu un exemple si déplorable de la vie de mer; et c'est la même chose pour tous, à quelque différence près. Ballottés par tous les temps, dans tous les climats, ils arrivent à n'avoir plus figure humaine. C'est fâcheux qu'ils ne meurent pas subitement avant d'arriver à l'âge de l'amiral Baldwin.

– Ah! vraiment, Sir Walter, vous êtes trop sévère, dit Mme Clay. Ayez un peu de pitié des pauvres gens. Nous ne sommes pas tous nés beaux, et la mer n'embellit pas certainement. J'ai souvent remarqué que les marins vivent longtemps. Ils perdent de bonne heure l'air jeune. Mais n'en est-il pas ainsi dans beaucoup d'autres professions? Les soldats ne sont pas mieux traités, et même dans les professions plus tranquilles, il y a une fatigue d'esprit, sinon de corps, qui s'ajoute dans le visage d'un homme au travail du temps. Le légiste se consume, le médecin sort à toute heure, et par tous les temps, et même le prêtre est obligé d'entrer dans des chambres infectes, et d'exposer sa santé et sa personne

à des miasmes empoisonnés. En réalité, les avantages physiques n'appartiennent qu'à ceux qui ne sont pas forcés d'avoir un état; qui vivent sur leur propriété, employant le temps à leur guise, sans se tourmenter pour acquérir. A ceux-là seuls sont réservés les dons de la santé et les plus grands avantages physiques.»

Il semblait que M. Shepherd, dans ses efforts pour disposer Sir Walter en faveur d'un marin, eût été doué d'une seconde vue, car la première offre vint d'un amiral Croft, dont son correspondant de Londres lui avait parlé.

Selon le rapport qu'il se hâta d'en faire à Kellynch, l'amiral, natif de Somersetshire et possesseur d'une très belle fortune, désirait s'établir dans son pays, et était venu à Tauton chercher dans les annonces s'il trouverait quelque chose à sa convenance dans le voisinage; n'en trouvant pas et entendant dire que Kellynch était peut-être à louer, il s'était présenté chez M. Shepherd pour avoir des renseignements détaillés.

Il avait montré un vif désir de louer, et fourni la preuve qu'il était un locataire recommandable.

«Qui est-ce que l'amiral Croft?» demanda Sir Walter d'un ton froid et soupçonneux.

M. Shepherd répondit qu'il était noble, et Anna ajouta:

«Il est vice-amiral: il était à Trafalgar; depuis, il a été aux Indes, et y est resté, je crois, plusieurs années.

– Alors il est convenu, dit Sir Walter, que sa figure est aussi jaune que les parements et les collets d'habits de ma livrée.»

M. Shepherd se hâta de l'assurer que l'amiral avait une figure

cordiale, avenante, un peu hâlée et fatiguée, il est vrai; mais qu'il avait des manières de parfait gentleman; que probablement il ne ferait aucune difficulté quant aux conditions; qu'il cherchait avant tout, et immédiatement, une maison confortable; qu'il payerait la convenance, et n'aurait pas été surpris si Sir Walter avait demandé davantage. M. Shepherd fut éloquent, et donna sur la famille de l'amiral tous les détails qui faisaient de celui-ci un locataire désirable. Il était marié et sans enfants, c'est ce qu'on pouvait désirer de mieux. Il avait vu Mme Croft, qui avait assisté à leur conversation.

«C'est une vraie Lady, fine, et qui cause bien. Elle a fait plus de questions sur la maison, les conditions, les impôts, que l'amiral lui-même. Elle semble plus familière que lui avec les affaires. J'ai appris aussi qu'elle n'est pas inconnue dans cette contrée, pas plus que son mari. Elle est la sœur d'un gentilhomme qui demeurait à Montfort, il y a quelques années. Quel était donc son nom, Pénélope? ma chère, aidez-moi. Le frère de Mme Croft?»

Mme Clay causait avec miss Elliot d'une façon si animée, qu'elle n'entendit pas.

«Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire, Shepherd, dit Sir Walter. Je ne me rappelle aucun gentilhomme demeurant à Montfort, depuis le vieux gouverneur Trent.

– Par exemple, c'est trop fort, je crois que j'oublierai bientôt mon nom. Un nom que je connaissais si bien; ainsi que le gentleman, je l'ai vu cent fois. Il vint me consulter sur un délit de voisin, saisi sur le fait: un des domestiques du fermier

s'introduisant dans son jardin, un mur éboulé, des pommes volées; puis, malgré mon avis, une transaction eut lieu. C'est vraiment singulier.

– Je suppose que vous voulez parler de M. Wenvorth, dit Anna.

– C'est bien cela. Il eut la cure de Montfort pendant deux ans. Vous devez vous le rappeler.

– Wenvorth? ah! oui, le ministre de Montfort, vous m'avez dérouté par le mot gentilhomme. Je croyais que vous parliez d'un homme possédant des propriétés. M. Wenvorth n'en avait aucune, je crois. C'est un nom inconnu, il n'est pas allié aux Straffort. On se demande comment les noms de notre noblesse deviennent si communs?»

M. Shepherd, s'apercevant que cette parenté des Croft ne leur faisait aucun bien dans l'esprit de Sir Walter, n'en parla plus et mit tout son zèle à s'étendre sur ce qui leur était favorable: leur âge, leur fortune, la haute idée qu'ils s'étaient faite de Kellynch; ajoutant qu'ils ne désiraient rien tant que d'être les locataires de Sir Walter. Cela eût semblé un goût extraordinaire vraiment, s'ils avaient pu connaître les devoirs d'un locataire de Sir Walter.

L'affaire réussit cependant, quoique Sir Walter regardât d'un mauvais œil quiconque prétendait habiter sa maison, trouvant qu'on était trop heureux de l'obtenir, même aux plus dures conditions.

Il autorisa M. Shepherd à négocier la location et à prendre jour avec l'amiral pour visiter la propriété. Sir Walter ne brillait pas

par le jugement; il comprit cependant qu'on pouvait difficilement trouver un meilleur locataire. Sa vanité était flattée du rang de l'amiral. «J'ai loué ma maison à l'amiral Croft» sonnerait bien mieux qu'à «monsieur un tel», qui exige toujours un mot d'explication. L'importance d'un amiral s'annonce de soi, mais il n'éclipse jamais un baronnet. Dans leurs relations réciproques, Sir Elliot aurait toujours le pas. Élisabeth désirait si fort un changement, qu'elle ne dit pas un mot qui pût retarder la décision. Anna quitta la chambre pour rafraîchir ses joues brûlantes; elle alla dans son allée favorite et se dit avec un doux soupir: «Dans quelques mois peut-être, il sera ici.»

CHAPITRE IV

Ce n'était pas M. Wenvorth le ministre, mais Frédéric Wenvorth, son frère, qui, nommé commandant après l'action de Saint-Domingue, s'était établi, en attendant de l'emploi, dans le comté de Somerset, dans l'été de 1806, et avait loué pour six mois à Montfort. C'était alors un jeune homme remarquablement beau, intelligent, spirituel et brillant, et Anna était une très jolie fille, douce, modeste, gracieuse et sensée. Ils se connurent, s'éprirent rapidement l'un de l'autre. Ils jouirent bien peu de cette félicité exquise. Sir Walter, sans refuser positivement son consentement, manifesta un grand étonnement, une grande froideur et une ferme résolution de ne rien faire pour sa fille. Il trouvait cette alliance dégradante, et lady Russel, avec un orgueil plus excusable et plus modéré, la considérait comme très fâcheuse. Anna Elliot! avec sa beauté, sa naissance, son esprit, épouser à dix-neuf ans un jeune homme qui n'avait d'autre recommandation que sa personne, d'autre espoir de fortune que les chances incertaines de sa profession, et pas de relations qui puissent l'aider à obtenir de l'avancement! La pensée seule de ce mariage l'affligeait; elle devait l'empêcher si elle avait quelque pouvoir sur Anna.

Le capitaine Wenvorth avait eu de la chance et gagné beaucoup d'argent comme capitaine; mais il dépensait facilement ce qui arrivait de même, et il n'avait rien acquis. Plein d'ardeur

et de confiance, il comptait obtenir bientôt un navire. Il avait toujours été heureux, il le serait encore.

Cette confiance, exprimée avec tant de chaleur, avait quelque chose de si séduisant, qu'elle suffisait à Anna; mais lady Russel en jugeait autrement. Ce caractère ardent, cette intrépidité d'esprit, lui semblaient plutôt un mal. Il était brillant et téméraire; elle goûtait peu l'esprit, et elle avait pour l'imprudencé presque un sentiment d'horreur. Elle condamna cette liaison à tous égards.

Combattre une telle opposition était impossible pour la douce Anna. Elle aurait pu résister au mauvais vouloir de son père, même sans être encouragée par un regard ou une bonne parole de sa sœur; mais lady Russel, qu'elle avait toujours aimée et respectée, si ferme et si tendre dans ses conseils, ne pouvait pas les donner en vain. Son opposition ne provenait pas d'une prudence égoïste: si elle n'avait pas cru consulter plus encore le bien du jeune homme que celui de sa filleule, elle n'aurait pas empêché ce mariage.

Cette conscience du devoir rempli fut la principale consolation de lady Russel, dans cette rupture.

Elle en avait grand besoin, car elle avait à lutter contre l'opinion, et contre Wenvorth. Celui-ci quitta le pays.

Quelques mois avaient vu le commencement et la fin de leur liaison; mais le chagrin d'Anna fut durable. Ce souvenir assombrit sa jeunesse, et elle perdit sa fraîcheur et sa gaieté.

Sept années s'étaient écoulées depuis, et le temps seul avait un peu effacé ces tristes impressions. Aucun voyage, aucun

événement extérieur n'était venu la distraire. Dans leur petit cercle, elle n'avait vu personne qu'elle pût comparer à Wenvorth; son esprit raffiné, son goût délicat, n'avaient pu trouver l'oubli dans un attachement nouveau.

Elle avait vingt-deux ans, quand un jeune homme, qui bientôt après fut agréé par sa sœur, sollicita sa main. Lady Russel déplora le refus d'Anna, car Charles Musgrove était le fils aîné d'un homme dont l'importance et les propriétés ne le cédaient qu'à Sir Walter. Il avait un bon caractère, de bonnes manières, et lady Russel se serait réjouie de voir Anna mariée aussi près d'elle et affranchie de la partialité de son père.

Mais Anna n'avait accepté aucun avis, et sa marraine, sans regretter le passé, désespéra presque, en lui voyant refuser ce mariage, de la voir entrer dans un état qui convenait si bien à son cœur aimant et à ses habitudes domestiques.

Ce sujet d'entretien fut écarté pour toujours, et elles ne purent savoir ni l'une ni l'autre si elles avaient changé d'opinion; mais Anna, à vingt-sept ans, pensait autrement qu'à dix-neuf. Elle ne blâmait pas lady Russel; cependant si une jeune fille dans une situation semblable lui eût demandé son avis, elle ne lui aurait pas imposé un chagrin immédiat en échange d'un bien futur et incertain.

Elle pensait qu'en dépit de la désapprobation de sa famille; malgré tous les soucis attachés à la profession de marin; malgré tous les retards et les désappointements, elle eût été plus heureuse en l'épousant qu'en le refusant, dût-elle avoir une part plus

qu'ordinaire de soucis et d'inquiétudes, sans parler de la situation actuelle de Wenvorth, qui dépassait déjà ce qu'on aurait pu espérer.

La confiance qu'il avait en lui-même avait été justifiée. Son génie et son ardeur l'avaient guidé et inspiré. Il s'était distingué, avait avancé en grade, et possédait maintenant une belle fortune; elle le savait par les journaux, et n'avait aucune raison de le croire marié.

Combien Anna eût été éloquente dans ses conseils! Combien elle préférerait une inclination réciproque et une joyeuse confiance dans l'avenir à ces précautions exagérées qui entravent la vie et insultent la Providence!

Dans sa jeunesse on l'avait forcée à être prudente plus tard elle devint romanesque, conséquence naturelle d'un commencement contre nature. L'arrivée du capitaine Wenvorth à Kellynch ne pouvait que raviver son chagrin.

Elle dut se raisonner beaucoup, et fut longtemps avant de pouvoir supporter ce sujet continuel de conversation. Elle y fut aidée par la parfaite indifférence des trois seules personnes de son entourage qui avaient le secret du passé, et qui semblaient l'avoir oublié; le frère de Wenvorth avait connu, il est vrai, leur liaison, mais il avait depuis longtemps quitté le pays; c'était en outre un homme très sensé et un célibataire. Elle était sûre de sa discrétion.

Mme Croft, sœur de Wenvorth, était alors hors d'Angleterre avec son mari; Marie, sœur d'Anna, était en pension; et les uns

par orgueil, les autres par délicatesse ne l'avaient pas initiée au secret.

Anna espérait donc que l'arrivée des Croft ne lui amènerait aucune mortification.

CHAPITRE V

Le jour fixé pour la visite de l'amiral et de sa femme à Kellynch, Anna crut devoir aller se promener, puis elle regretta de les avoir manqués.

Mme Croft et Élisabeth se plurent réciproquement, et l'affaire qu'elles désiraient toutes deux fut bientôt conclue. L'amiral était si gai, si ouvert, son caractère était si généreux et si confiant, que Sir Walter fut influencé favorablement. Il lui fit un accueil d'autant plus poli, qu'il savait par M. Shepherd que l'amiral le considérait comme un modèle de bonnes manières.

La maison, l'ameublement, les parterres, les conditions du bail, tout fut trouvé bien, et les clerks de M. Shepherd se mirent à l'œuvre sans changer un mot aux arrangements préliminaires.

Sir Walter déclara sans hésiter que l'amiral était le plus beau marin qu'il eût encore vu, et alla jusqu'à dire que, s'il se faisait coiffer par son valet de chambre, il ne craindrait point d'être vu en sa compagnie.

L'amiral, avec une cordialité sympathique, dit en sortant à sa femme :

«Je pensais bien, ma chère, que tout s'arrangerait, malgré ce qu'on nous a dit à Tauton. Le baronnet n'est pas un aigle, mais il n'est pas méchant.»

On voit que, de part et d'autre, les compliments se valaient.

Les Croft devaient prendre possession à la Saint-Michel, et

Sir Walter proposait d'aller à Bath le mois précédent. Il n'y avait pas de temps à perdre pour se préparer.

Lady Russel savait qu'Anna ne serait pas consultée dans le choix de l'habitation nouvelle. Elle aurait voulu ne la conduire à Bath qu'après Noël; mais, devant s'absenter de chez elle, elle ne pouvait lui donner l'hospitalité en attendant. Anna, tout en regrettant de ne pouvoir jouir à la campagne des mois si doux de l'automne, sentait qu'il valait mieux ne pas rester.

Mais un devoir à remplir l'appela ailleurs. Marie, qui était souvent souffrante, et qui s'écoutait beaucoup, avait besoin d'Anna à tout propos. Elle se trouva indisposée, et demanda, ou plutôt réclama, la compagnie de sa sœur. «Je ne puis m'en passer,» écrivait Marie; et Élisabeth avait répondu:

«Anna n'a rien de mieux à faire que de rester avec vous; on n'a pas besoin d'elle à Bath.»

Être réclamée comme une aide, quoique d'une manière peu aimable, vaut encore mieux que d'être repoussée. Anna, heureuse d'être utile et d'avoir un devoir à remplir, consentit aussitôt.

Cette invitation soulagea lady Russel d'un grand embarras. Il fut convenu qu'Anna n'irait pas sans elle à Bath, et qu'elle partagerait son temps entre Uppercross-Cottage et Kellynch-Lodge.

Tout était donc pour le mieux, mais lady Russel fut saisie d'étonnement en apprenant que Mme Clay allait à Bath avec Sir Walter et Élisabeth, qui la considéraient comme une compagne très utile pour leur installation. Lady Russel s'inquiéta, et fut

surtout affligée de l'injure qu'on faisait à sa filleule en lui préférant Mme Clay.

Anna était devenue insensible à ces affronts, mais elle sentait également l'imprudence d'un tel arrangement. Joignant à une grande dose d'observation la connaissance malheureusement trop complète du caractère de son père, elle prévoyait les plus fâcheux résultats de cette intimité. Elle ne croyait pas qu'il eût encore aucune velléité d'épouser Mme Clay, qui était marquée de la petite vérole, avait de vilaines dents et de lourdes mains, toutes choses qu'il critiquait sévèrement en son absence. Mais elle était jeune et d'une figure agréable, et son esprit délié, ses manières assidues avaient des séductions plus dangereuses qu'un attrait purement physique.

Anna sentait si vivement le danger, qu'elle ne put s'empêcher de le faire voir à sa sœur. Elle avait peu d'espoir d'être écoutée, mais elle pensait qu'Élisabeth serait plus à plaindre qu'elle-même, si une pareille chose arrivait, et qu'elle pourrait lui reprocher de ne l'avoir pas avertie.

Elle parla, et Élisabeth parut offensée; elle ne pouvait concevoir comment un aussi absurde soupçon était venu à sa sœur. Elle répondit avec indignation que son père et Mme Clay savaient parfaitement se tenir à leur place.

«Mme Clay, dit-elle avec chaleur, n'oublie jamais qui elle est. Je connais mieux que vous ses sentiments, et je vous assure qu'en fait de mariage, ils sont particulièrement délicats. Elle réprouve plus fortement que personne toute inégalité de condition et de

rang.

»Quant à mon père, je n'aurais jamais cru qu'il pût être soupçonné, lui qui ne s'est pas remarié à cause de nous. Si Mme Clay était une très belle personne, je reconnais que sa présence ici serait dangereuse, non pas que rien au monde puisse engager mon père à faire un mariage dégradant; mais parce qu'il pourrait éprouver un sentiment qui le rendrait malheureux. Je crois que la pauvre Mme Clay, qui, malgré tous ses mérites, n'a jamais passé pour jolie, peut rester ici en toute sûreté. On croirait que vous n'avez jamais entendu mon père parler de ses imperfections, et vous l'avez entendu vingt fois. Ces dents, et ces marques de petite vérole! Je suis moins dégoûtée que lui, et j'ai connu une personne qui n'en était pas défigurée. Mais il en a horreur, vous le savez.

– Il n'y a presque point de défaut physique, dit Anna, que des manières agréables ne puissent faire oublier.

– Je pense très différemment, dit Élisabeth d'un ton sec. Des manières agréables peuvent rehausser de beaux traits, mais elles ne peuvent en changer de vulgaires. Mais comme j'ai à cela plus d'intérêt que personne, je trouve vos avis inutiles.»

Anna fut très contente d'avoir achevé ce qu'elle avait à dire, et crut avoir bien agi. Élisabeth, quoique mécontente de l'insinuation, pouvait en faire son profit.

Le landau mena à Bath pour la dernière fois Sir Walter, Élisabeth et Mme Clay. Ils étaient tous de très bonne humeur, et Sir Walter était même disposé à rendre un salut de condescendance aux fermiers et aux paysans affligés qui se

trouveraient sur son passage.

Pendant ce temps, Anna, triste mais calme, montait à la Lodge, où elle devait passer la dernière semaine.

Son amie n'était pas plus gaie: elle sentait très vivement cette séparation.

La respectabilité de cette famille lui était aussi chère que la sienne, et l'habitude avait rendu précieuses les relations quotidiennes. Il était pénible de regarder les jardins déserts, et encore plus de penser aux nouveaux propriétaires. Pour échapper à cette triste vue, et pour éviter les Croft, elle s'était décidée à s'en aller quand Anna la quitterait. Elles partirent donc ensemble, et Anna descendit à Uppercross, première station du voyage de lady Russel.

Uppercross est un village de moyenne grandeur, qui, il y a quelques années, était tout à fait dans le vieux style anglais. Il contenait seulement deux maisons supérieures d'apparence à celles des fermiers et des laboureurs: celle du squire avec ses hauts murs, ses portes massives et ses vieux arbres, solide et antique; et la cure, compacte, ramassée, enfermée dans un jardin bien soigné, avec une vigne et des poiriers palissant les murs. Mais, au mariage du jeune squire, la ferme avait été changée en cottage pour sa résidence; et le Cottage Uppercross, avec sa véranda, ses fenêtres françaises, et ses autres agréments, attirait l'œil du voyageur à un quart de mille, aussi bien que l'imposante Great-House avec ses dépendances.

Anna était venue souvent là. Elle connaissait les chemins

d'Uppercross aussi bien que ceux de Kellynch. Les deux familles se voyaient si souvent, allant à toute heure l'une chez l'autre, qu'Anna fut presque surprise de trouver Marie seule.

Mais étant seule, elle devait nécessairement être souffrante et de mauvaise humeur. Marie, mieux douée qu'Élisabeth, ne valait pas sa sœur Anna comme intelligence et comme caractère.

Quand elle était bien portante, heureuse et entourée, elle était gaie et aimable, mais la moindre indisposition l'abattait. Elle n'avait aucune ressource contre la solitude, et, ayant hérité de la personnalité des Elliot, elle était toujours prête à se croire négligée et méconnue.

Physiquement, elle était inférieure à ses deux sœurs et n'avait jamais été que ce qu'on appelle généralement «une belle fille».

En ce moment, elle était couchée sur un divan dans le salon, dont l'élégant ameublement avait été fané par quatre étés successifs et la présence de deux enfants.

L'arrivée d'Anna fut saluée par ces mots :

«Ah! vous voilà enfin! je commençais à croire que vous ne viendriez pas. Je suis si malade que je puis à peine parler. Je n'ai pas vu depuis le matin une créature vivante.

– Je suis fâchée de vous trouver souffrante, répondit Anna, vous m'aviez donné jeudi de bonnes nouvelles de votre santé.

– Oui, je parais toujours mieux portante que je ne suis. Depuis quelque temps, je suis loin d'aller bien. Je ne crois pas, dans toute ma vie, avoir été si souffrante que ce matin. J'aurais pu me trouver mal, et personne pour me soigner. Ainsi lady Russel n'a

pas voulu entrer? je ne crois pas qu'elle soit venue ici trois fois cet été.»

Anna s'étant informée de son beau-frère, Marie lui répondit:

«Charles est à la chasse; je ne l'ai pas aperçu depuis sept heures du matin. Il a voulu partir, quoiqu'il ait vu combien j'étais souffrante; il disait ne pas rester longtemps, mais il est une heure, et il n'est pas rentré. Je n'ai pas vu une âme pendant toute cette longue matinée.

– Vous avez eu vos petits garçons avec vous?

– Oui, tant que j'ai pu supporter leur bruit; mais ils sont si indisciplinés qu'ils me font plus de mal que de bien. Le petit Charles ne m'écoute pas, et Walter devient aussi méchant que lui.

– Vous allez bientôt vous trouver mieux, dit gaiement Anna. Vous savez que je vous guéris toujours. Comment se portent vos voisins de Great-House?

– Je n'en sais rien, je ne les ai pas vus aujourd'hui, excepté M. Musgrove, qui s'est arrêté et m'a parlé à la fenêtre, mais sans descendre de cheval, quoique je lui aie dit combien j'étais souffrante. Personne n'est venu près de moi. Cela ne convenait pas aux misses Musgrove; sans doute elles n'aiment pas à se déranger.

– Elles peuvent encore venir, il est de bonne heure.

– Je n'ai pas besoin d'elles; elles parlent et rient beaucoup trop pour moi. Je suis très malade, Anna. C'était peu aimable à vous de ne pas venir jeudi.

– Ma chère Marie, rappelez-vous les bonnes nouvelles que

vous m'avez données de votre santé. Le ton de votre lettre était gai, et vous disiez que rien ne pressait pour mon arrivée; et puis mon désir était de rester avec lady Russel jusqu'à la fin. J'ai été si occupée que je ne pouvais quitter Kellynch plus tôt.

– Mon Dieu! qu'avez-vous eu à faire?

– Beaucoup de choses: je ne puis tout me rappeler. J'ai fait une copie du catalogue des livres et tableaux de mon père. J'ai été souvent au jardin avec Mackensie, tâchant de lui faire comprendre quelles sont les plantes d'Élisabeth destinées à lady Russel. J'ai eu mes livres, ma musique à arranger, et à refaire toutes mes malles, pour n'avoir pas compris d'abord ce qu'il fallait emporter. Enfin, j'ai été visiter toutes les maisons de la paroisse. Tout cela prend beaucoup de temps.

– Ah! mais vous ne me parlez pas de notre dîner chez les Pools, hier?

– Vous y êtes donc allée? Je croyais que vous aviez dû y renoncer?

– Oh! j'y suis allée! Je me portais très bien hier. Jusqu'à ce matin je n'étais pas malade; n'y pas aller aurait semblé singulier.

– J'en suis très contente: j'espère que vous vous êtes amusée?

– Pas trop. On sait d'avance le dîner et les personnes qui y seront. Quel ennui de n'avoir pas une voiture à soi! M. et Mme Musgrove m'ont emmenée, et nous étions trop serrés. Ils sont si gros, et occupent tant de place! J'étais entassée au fond avec Henriette et Louisa. Voilà très probablement la cause de mon malaise.»

La patience et la bonne humeur d'Anna apportèrent bientôt un soulagement à Marie, qui put s'asseoir, et espéra pouvoir se lever pour dîner. Puis, oubliant qu'elle était malade, elle alla à l'autre bout de la chambre, arrangea des fleurs, mangea quelque chose et se trouva assez bien pour proposer une petite promenade.

«Où allons-nous? dit-elle: sans doute vous n'irez pas à Great-House avant qu'on vous ait fait visite?»

– Mais si, dit Anna; je ne suis pas sur l'étiquette avec les dames Musgrove.

– Oh! c'est à elles de venir, elles doivent savoir ce qui est dû à ma sœur. Cependant nous pouvons y entrer avant de faire notre promenade.»

Anna avait toujours trouvé très fâcheuse cette façon de comprendre les relations; mais, croyant qu'on avait à se plaindre de part et d'autre, elle avait cessé de s'en occuper. Elles allèrent à Great-House. On les introduisit dans un antique parloir carré, au parquet brillant et orné d'un maigre tapis. Mais les filles de la maison donnaient à cette pièce l'air de désordre indispensable, avec un grand piano à queue, une harpe, des jardinières, et de petites tables dans tous les coins. Oh! si les originaux des portraits accrochés à la boiserie, si les gentilshommes habillés de velours brun, et les dames, en satin bleu, avaient vu ce bouleversement de l'ordre et de la propreté! Les portraits eux-mêmes semblaient saisis d'étonnement!

Les Musgrove, comme leur maison, représentaient deux époques. Les parents étaient dans le vieux style anglais, les

enfants, dans le nouveau. M. et Mme Musgrove étaient de très bonnes gens, affectueux et hospitaliers, sans grande éducation et sans aucune élégance. Leurs enfants avaient un esprit et des façons plus modernes. La famille était nombreuse, mais c'étaient encore des enfants, excepté Charles, Louisa et Henriette, jeunes filles de dix-neuf et vingt ans, qui avaient rapporté à la maison le bagage ordinaire des talents de pension, et n'avaient, comme mille autres jeunes filles, rien à faire que d'être gaies, heureuses, et suivre les modes. Leurs vêtements étaient parfaits, leurs figures assez jolies, leur esprit extrêmement bon, et leurs manières simples et agréables. Elles étaient très appréciées à la maison, et très recherchées au dehors. Anna les trouvait fort heureuses; mais cependant, soutenue, comme nous le sommes tous, par le sentiment de sa supériorité, elle n'aurait pas voulu changer contre toutes leurs jouissances son esprit cultivé et élégant.

Elle n'enviait que la bonne intelligence qui semblait régner entre elles, et cette mutuelle affection qu'elle-même avait si peu connue. Elles furent reçues très cordialement, et Anna ne trouva rien à critiquer. La demi-heure s'écoula en causerie agréable, et Anna ne fut pas peu surprise de voir les misses Musgrove les accompagner à la promenade sur l'invitation pressante de Marie.

CHAPITRE VI

Anna n'avait pas besoin de cette visite pour savoir qu'un changement de société amène un changement total de conversation, d'opinions et d'idées. Elle aurait voulu que les Elliot pussent voir combien leurs affaires, traitées avec une telle solennité à Kellynch, avaient ici peu d'importance. Cependant elle sentit qu'elle avait encore besoin d'une leçon, car elle avait compté sur plus de curiosité et de sympathie qu'elle n'en trouva. On lui avait bien dit: «Ainsi, miss Anna, votre père et votre sœur sont partis?» Ou bien: «J'espère que nous irons aussi à Bath cet hiver; mais nous comptons loger dans un beau quartier.» Ou bien, Marie disait: «En vérité! comme je m'amuserai seule ici pendant que vous serez à Bath!»

Anna se promettait de ne plus éprouver à l'avenir de telles déceptions, et pensait avec reconnaissance au bonheur inexprimable d'avoir une amie vraie et sympathique comme lady Russel.

Cependant elle trouvait très juste que chaque société dictât ses sujets de conversation. Les messieurs Musgrove avaient leur chasse, leurs chevaux, leurs chiens, leurs journaux. Les dames avaient les soins d'intérieur, la toilette, les voisins, la danse et la musique. Anna, devant passer deux mois à Uppercross, devait meubler son imagination et sa mémoire avec les choses d'Uppercross. Elle ne redoutait pas ces deux mois. Marie était

abordable et accessible à son influence. Anna était sur un pied de bonne amitié avec son beau-frère; les enfants l'aimaient presque autant et la respectaient plus que leur mère. Ils étaient pour elle une source d'intérêt, d'amusement et d'occupation.

Charles était poli et agréable; il était certainement, comme esprit et comme bon sens, supérieur à sa femme. Cependant Anna et lady Russel pensaient qu'une femme intelligente aurait pu donner à son caractère plus de suite, à ses habitudes plus d'élégance, à ses occupations plus d'utilité et de sens pratique. Il ne mettait beaucoup d'ardeur à rien, si ce n'est au jeu, et il gaspillait son temps.

Il était d'un caractère gai, s'affectant peu des doléances de sa femme; il supportait son manque de bon sens avec une patience qui émerveillait Anna, et en définitive, malgré quelques petites querelles (où les deux parties appelaient Anna, à son grand regret), ce couple pouvait passer pour heureux. Il y avait une chose sur laquelle ils étaient toujours parfaitement d'accord: le besoin d'argent et le désir de recevoir un cadeau de M. Musgrove. Quant à l'éducation de leurs enfants, la théorie de Charles était meilleure que celle de sa femme. «Je les gouvernerais très bien, si Marie ne s'en mêlait pas,» disait-il, et Anna trouvait que c'était assez vrai. Mais quand Marie répondait à cela: «Charles gâte tellement les enfants que je ne puis en venir à bout,» Anna n'était jamais tentée de dire que c'était vrai.

Ce qu'il y avait de moins agréable dans son séjour, c'était d'être la confidente de tous les partis. On savait qu'elle avait

quelque influence sur sa sœur, et l'on voulait qu'elle s'en servît, même au delà du possible. «Tâchez donc de persuader à Marie de ne pas toujours se croire malade,» disait Charles. Et Marie disait: «Je crois que si Charles me voyait mourante, il dirait encore que ce n'est rien. Vous pouvez, Anna, lui persuader que je suis plus malade que je ne l'avoue.» Ou bien: «Je n'aime pas à envoyer les enfants à Great-House, quoique leur grand'mère les demande toujours. Elle les gâte tellement, et leur donne tant de friandises qu'ils reviennent malades et grognons pour le reste de la journée.»

Et Mme Musgrove mère, aussitôt qu'elle était seule avec Anna, disait:

«Ah! miss Anna! si seulement Mme Charles avait un peu de votre méthode avec les enfants! Ils sont tout autres avec vous! Il faut convenir qu'ils sont bien gâtés! Ils sont aussi beaux et aussi bien portants que possible, les chers petits, mais ma belle-fille ne sait pas s'y prendre avec eux! Mon Dieu! qu'ils sont ennuyeux quelquefois! Je vous assure que c'est là ce qui m'empêche de les avoir autant que je voudrais. Je crois que Marie est mécontente que je ne les invite pas plus souvent, mais vous savez combien il est désagréable d'avoir des enfants qu'il faut gronder à chaque instant: «Ne faites pas ceci, ne «touchez pas à cela,» ou qu'on ne peut tenir tranquilles qu'en leur donnant trop de gâteaux.»

Marie disait encore: «Mme Musgrove croit ses domestiques si fidèles que ce serait un crime de mettre cela en question; mais je n'exagère pas en disant que sa cuisinière et sa femme de chambre

flânent toute la journée dans le village. Je les rencontre partout, et je ne vais pas deux fois dans la chambre des enfants sans rencontrer l'une des deux. Si Jémima n'était pas la créature la plus fidèle et la plus sûre, cela suffirait pour la gêner.»

Et Mme Musgrove:

«Je me fais une loi de ne jamais me mêler des affaires de ma belle-fille, mais je vous dirai, miss Anna, (parce que vous pouvez y remédier), que je n'ai pas bonne opinion de sa femme de chambre, j'entends d'étranges histoires. Elle est toujours dehors, et s'habille comme une dame. C'en est assez pour perdre tous les autres domestiques. Marie ne voit que par ses yeux; mais je vous avertis: soyez sur vos gardes, parce que, si vous découvrez quelque chose, il ne faut pas craindre de le dire.»

Marie se plaignait aussi de n'avoir pas à table la place qui lui était due. Quand, à Great-House, il y avait d'autres invités, on la plaçait comme si elle était de la maison.

Un jour qu'Anna se promenait avec les misses Musgrove, l'une d'elles, parlant de noblesse et de susceptibilités de rang, dit: «Je n'ai aucun scrupule à vous dire, parce qu'on sait que vous y êtes indifférente, combien quelques personnes sont absurdes pour garder leur rang. Cependant je voudrais qu'on pût faire comprendre à Marie qu'elle ne devrait pas être si tenace, et surtout ne pas se mettre toujours à la place de ma mère. Personne ne doute de son droit à cet égard, mais il serait plus convenable de ne pas toujours le garder. Ce n'est pas que maman s'en soucie le moins du monde, mais beaucoup de personnes le remarquent.»

Comment Anna aurait-elle pu concilier tout le monde? Elle ne pouvait qu'écouter patiemment, apaiser les griefs; excuser l'un, puis l'autre; les engager à l'indulgence nécessaire entre voisins, surtout quand il s'agissait de sa sœur.

Sa visite eut du reste un bon résultat; le changement de place lui fit du bien, et Marie, ayant une compagne assidue, se plaignit moins. Les relations quotidiennes avec l'autre famille étaient très agréables, mais Anna pensait que tout n'aurait pas été si bien sans la présence de M. et de Mme Musgrove, ou les rires, les causeries et les chansons des jeunes filles. Elle était meilleure musicienne que celles-ci; mais, n'ayant ni voix, ni connaissance de la harpe, ni parents indulgents pour s'extasier sur son jeu, on ne pensait guère à lui demander de jouer, sinon par simple politesse, ou pour laisser reposer les autres.

Elle savait depuis longtemps qu'en jouant elle ne faisait plaisir qu'à elle-même. Excepté pendant une courte période de sa vie, elle n'avait jamais, depuis la mort de sa mère chérie, connu le bonheur d'être écoutée et encouragée. Elle y était accoutumée, et la partialité de M. et Mme Musgrove pour leurs filles, loin de la vexer, lui faisait plutôt plaisir, à cause de l'amitié qu'elle leur portait.

Quelques personnes augmentaient parfois le cercle de Great-House. Il y avait peu de voisins, mais les Musgrove voyaient tout le monde, et avaient plus de dîners et de visites qu'aucune autre famille. Ils étaient très populaires.

Les jeunes filles aimaient passionnément la danse, et les

soirées se terminaient souvent par un petit bal improvisé. A quelques minutes d'Uppercross habitait une famille de cousins, moins riches, qui recevaient tous leurs plaisirs des Musgrove. Ils venaient n'importe quand, organisaient un jeu ou un bal à l'improviste, et Anna, qui préférait à un rôle plus actif s'asseoir au piano, leur jouait des danses de village pendant une heure de suite, obligeance qui attirait sur son talent musical l'attention des Musgrove, et lui valait souvent ce compliment: «Très bien, miss Anna, très bien, vraiment. Bonté du ciel! Comme vos petits doigts courent sur le piano!»

Ainsi passèrent les trois premières semaines, puis vint la Saint-Michel, et le cœur d'Anna retourna à Kellynch. La maison aimée occupée par d'autres! D'autres gens jouissant des chambres, des meubles, des bosquets et des points de vue! Elle ne put penser à autre chose le 29 septembre, et Marie, remarquant le quantième du mois, fit cette sympathique remarque: «Mon Dieu! n'est-ce pas aujourd'hui que les Croft entrent à Kellynch? Je suis contente de n'y avoir pas pensé plus tôt. Cela m'impressionne désagréablement.»

Les Croft prirent possession avec une exactitude militaire. Une visite leur était due. Marie déplora cette nécessité: personne ne savait combien cela la faisait souffrir. Elle reculerait autant qu'elle pourrait. Néanmoins elle n'eut pas un moment de repos tant que Charles ne l'y eut pas conduite, et, quand elle revint, son agitation n'avait rien que d'agréable.

Anna se réjouit sincèrement qu'il n'y eût pas de place pour

elle dans la voiture. Elle désirait cependant voir les Croft, et fut contente d'être à la maison quand ils rendirent la visite. Charles était absent. Tandis que l'amiral, assis près de Marie, se rendait agréable en s'occupant des petits garçons, Mme Croft s'entretenait avec Anna, qui put ainsi établir une ressemblance avec son frère, sinon dans les traits, du moins dans la voix et la tournure d'esprit.

Mme Croft, sans être grande ni grosse, avait une carrure et une prestance qui donnaient de l'importance à sa personne. Elle avait de brillants yeux noirs, de belles dents et une figure agréable; mais son teint hâlé et rougi par la vie sur mer lui donnait quelques années de plus que ses trente-huit ans. Ses manières ouvertes, aisées et décidées n'avaient aucune rudesse et ne manquaient pas de bonne humeur. Anna crut avec plaisir aux sentiments de considération exprimés pour la famille et pour elle-même, car, dès le premier moment, elle s'était assurée que Mme Croft n'avait aucun soupçon du passé. Tranquille sur ce point, elle se sentait pleine de force et de courage, quand ces mots de Mme Croft lui donnèrent un coup subit:

«C'est vous, n'est-ce pas, et non votre sœur que mon frère eut le plaisir de connaître quand il était dans ce pays?»

Anna espérait avoir dépassé l'âge où l'on rougit; mais certainement elle fut émue.

«Peut-être ne savez-vous pas qu'il est marié?»

Elle ne sut quoi répondre; et quand Mme Croft expliqua qu'il s'agissait du ministre Wenvorth, elle fut heureuse de n'avoir rien

dit qui pût la trahir. Il était bien naturel que Mme Croft pensât à Edouard Wenvorth plutôt qu'à Frédéric. Honteuse de l'avoir oublié, elle s'informa avec intérêt de leur ancien voisin.

Le reste de la conversation n'offrit rien de remarquable, mais en partant, elle entendit l'amiral dire à Marie:

«Nous attendons un frère de Mme Croft, je crois que vous le connaissez de nom!»

Il fut interrompu par les petits garçons, qui s'accrochaient à lui comme à un vieil ami et ne voulaient pas le laisser partir: il leur offrit de les emporter dans ses poches, et fut bientôt trop accaparé pour finir sa phrase ou se souvenir de ce qu'il avait dit.

Anna tâcha de se persuader qu'il s'agissait toujours d'Edouard Wenvorth; mais cela ne l'empêcha point de se demander si l'on avait parlé de cela dans l'autre maison, où les Croft étaient allés d'abord.

On attendait ce soir-là au cottage la famille de Great-House. Tout à coup Louisa entra seule, disant qu'elle était venue à pied pour laisser plus de place à la harpe qu'on apportait. «Et je vais vous dire pourquoi, dit-elle: Papa et maman sont tout tristes ce soir, maman surtout; elle pense au pauvre Richard; et nous avons eu l'idée d'apporter la harpe, qui l'amuse plus que le piano. Je vais vous dire ce qui la rend si triste. Mme Croft nous a dit ce matin que son frère, le capitaine Wenvorth, est rentré en Angleterre, et ira prochainement les voir. Maman s'est souvenue que Wenvorth est le nom du capitaine de notre frère Richard. Elle a relu ses lettres, et maintenant elle ne pense qu'à son pauvre fils qu'elle

a perdu. Soyons aussi gaies que possible, pour que sa pensée ne s'appesantisse pas sur un si triste sujet.»

La vérité de cette pathétique histoire était que les Musgrove avaient eu le malheur d'avoir un fils mauvais sujet, et la chance de le perdre avant qu'il eût atteint sa vingtième année. On l'avait fait marin, parce qu'il était stupide et ingouvernable; on se souciait très peu de lui, mais assez pour ce qu'il valait. Il ne fut guère regretté quand la nouvelle de sa mort arriva à Uppercross, deux années auparavant. Ses sœurs faisaient aujourd'hui pour lui tout ce qu'elles pouvaient faire en l'appelant «*pauvre Richard*», mais en réalité il n'avait été rien de plus que le lourd, insensible et inutile Dick Musgrove; n'ayant droit, vivant ou mort, qu'à ce diminutif de son nom.

Il avait été plusieurs années en mer, et dans le cours de ces changements fréquents pour les mousses dont le capitaine désire se débarrasser, il avait été six mois sur la frégate *Laconia*, commandée par le capitaine Frédéric Wenvorth, et sous l'influence de ce dernier, il avait écrit à ses parents les deux seules lettres désintéressées qu'ils eussent jamais reçues de lui; les autres n'étaient que des demandes d'argent. Il disait toujours du bien de son capitaine, mais ses parents s'en souciaient si peu qu'ils n'y avaient fait aucune attention, et si Mme Musgrove fut frappée par le nom de Wenvorth associé avec celui de son fils, c'était par un de ces phénomènes de la mémoire assez fréquents chez les personnes distraites.

Elle avait relu les lettres de ce fils perdu pour toujours, et cette

lecture, après un si long intervalle, alors que les fautes étaient oubliées, l'avait affectée plus profondément que la nouvelle de sa mort. M. Musgrove l'était aussi, mais à un moindre degré, et en arrivant au cottage ils avaient besoin d'être écoutés et égayés.

Ce fut une nouvelle épreuve pour Anna d'entendre parler de Wenvorth, et répéter son nom si souvent, d'entendre disputer sur les dates, et affirmer enfin que ce ne pouvait être que le capitaine Wenvorth, ce beau jeune homme qu'on avait rencontré plusieurs fois en revenant de Clifton huit années auparavant. Elle vit qu'il fallait s'accoutumer à ce supplice, et tâcher de devenir insensible à cette arrivée. Non seulement il était attendu prochainement, mais les Musgrove, reconnaissants des bontés qu'il avait eues pour leur fils, et pleins de respect pour le caractère que Dick leur avait dépeint, désiraient vivement faire sa connaissance. Cette résolution contribua à leur faire passer une soirée agréable.

CHAPITRE VII

Quelques jours plus tard, on sut que le capitaine était à Kellynch. M. Musgrove lui fit visite et revint enchanté. Il l'avait invité à dîner avec les Croft pour la semaine suivante, et n'avait pu, à son grand regret, fixer un jour plus rapproché. Anna calcula qu'elle n'avait plus qu'une semaine de tranquillité; mais elle faillit rencontrer le capitaine, qui rendit aussitôt à M. Musgrove sa visite. Elle et Marie se dirigeaient vers Great-House quand on vint leur dire que l'aîné des petits garçons avait fait une chute grave: l'enfant avait une luxation de la colonne vertébrale. On revint en toute hâte. Anna dut être partout à la fois, chercher le docteur, avertir le père, s'occuper de la mère pour empêcher une attaque de nerfs, diriger les domestiques, renvoyer le plus jeune enfant, soigner et soulager le pauvre malade, enfin donner des nouvelles aux Musgrove, dont l'arrivée lui donna plus d'embarras que d'aide.

Le retour de son beau-frère la soulagea beaucoup; il pouvait au moins prendre soin de sa femme. Le docteur examina l'enfant, remit la fracture et parla ensuite à voix basse et d'un air inquiet au père et à la mère. Cependant il donna bon espoir, et l'on put aller dîner plus tranquillement. Les deux jeunes filles restèrent quelques instants après le départ de leurs parents pour raconter la visite du capitaine; dire combien elles étaient enchantées et contentes que leur père l'eût invité à dîner pour le lendemain. Il

avait accepté d'une manière charmante, comme s'il comprenait le motif de cette politesse. Il avait parlé et agi avec une grâce si exquise, qu'il leur avait tourné la tête. Elles s'échappèrent en courant, plus occupées du capitaine que du petit garçon.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.